

Pour Andromaque

Ce n'est pas Hector qu'elle aimait passionnément, notre Andromaque, comme celle de Racine, c'était Lacan. Elle lisait et relisait sans cesse ses textes et en a même traduit certains en grec, faisant ainsi passer l'œuvre de Lacan dans son pays. Ce pays, elle l'aimait et le détestait à la fois – la lourde histoire de la Grèce la touchait particulièrement –, elle l'a quitté pour la France et y est revenue. La mer, le soleil, les îles lui manquaient : c'était sa source vitale, elle y trouvait paix et réconfort. Égine, par exemple, elle nous l'a fait découvrir après une rencontre qu'elle avait organisée avec l'EpSF qui s'était tenue au Centre culturel français au pied de l'Acropole et a participé à l'établissement d'un petit livret bilingue. Grâce à elle les bases du travail commun de notre École avec les collègues grecs ont alors été posées. Depuis bien des rencontres ont eu lieu à Athènes, toujours riches et sympathiques, et les liens d'amical travail se sont renforcés.

Mais avant l'existence de l'EpSF, du temps de l'EFP et puis de l'École de la Cause freudienne, elle avait œuvré à faire entendre à la Grèce la voix de Lacan, non sans douleur, les arcanes institutionnelles pesaient lourd sur son cœur. Quand on l'interrogeait sur ses relations avec les « écoles », elle fermait ses paupières et faisait un petit geste de la main – très oriental – qui disait à la fois sa résignation et sa déception, et aussi l'impénétrable des chemins du destin.

Mais portée par une sorte de farouche fidélité critique, elle, si fragile, changeante comme la mer, n'a jamais renoncé à mettre ses forces au service de la psychanalyse. Je vois encore sa blonde silhouette, petite presque frêle, dans le temple de Cap Sounion où le vent d'automne faisait tournoyer furieusement la voix de Poséidon et là dans ses yeux, un sourire mutin et ravi, et j'entends sa voix qui me dit : *ένας φίλος γεια.*